

**Anne Lavanchy, Olivia Killias,
Marion Fresia et David Bozzini**

L'art de l'engagement¹

Qu'est-ce que l'engagement en anthropologie? Comment, dans un monde perçu comme étant en crise et au bord de l'effondrement, s'engage-t-on aujourd'hui? En s'appuyant sur le parcours de notre collègue, mentore et amie Ellen Hertz, dont la posture engagée constitue le pivot de sa carrière et de son énergie, cet ouvrage souhaite contribuer à renouveler la réflexion sur ces questions.

Pendant longtemps, l'engagement a été principalement conçu comme le positionnement citoyen d'un·e anthropologue face à des enjeux sociaux, politiques et économiques, répondant à une volonté de «*rendre l'anthropologie pertinente et utile*» au-delà du monde académique (Kirsch, 2018: 1, notre traduction). Inspiré·e·s par Ellen et ce qu'elle représente pour nous, nous proposons, dans cet ouvrage, d'explorer l'engagement sur un horizon élargi de registres. Elle nous montre en effet l'intérêt de penser l'engagement non seulement comme un souci de sortir du huis clos académique, mais aussi comme une responsabilité quotidienne, portée au sein même des structures académiques. Ellen Hertz s'est engagée au

¹ Nous remercions Hélène Martin et Hervé Munz pour leur relecture attentive de cette introduction et pour leurs conseils avisés.

sens classique du terme, par ses choix de sujets de recherche – toujours liés à la volonté de décrypter de l’intérieur le fonctionnement des mécanismes de pouvoir – et son souci de partager ses analyses auprès de publics variés en faisant par exemple dialoguer arts et sciences. Mais sa trajectoire est aussi faite de multiples autres engagements *a priori* plus « ordinaires » – pédagogiques, diplomatiques, relationnels et amicaux; de mentoring et d’encadrement; au sein de sa faculté et au-delà. Ces engagements plus discrets ont joué un rôle crucial dans la formation de plusieurs générations d’anthropologues, notamment à travers l’impulsion qu’Ellen a pu donner à de nouvelles approches pédagogiques ou à la promotion de nouvelles filières académiques. Moins présentes dans la littérature scientifique, ces formes d’engagements quotidiens, qui contribuent à transformer de l’intérieur les hautes écoles et les rapports de pouvoir qui les façonnent, nous semblent essentielles à thématiser pour élargir la réflexion sur l’engagement, trop souvent réduit à un mouvement à sens unique allant de la recherche académique vers la cité. La trajectoire d’Ellen nous permet de penser l’engagement comme un « art » aux facettes multiples, qui se déploie en dehors mais aussi au cœur même de l’université, tant par le biais de positions prestigieuses d’autorité et d’expertise qu’elle a été amenée à occuper, que dans des activités académiques et administratives ordinaires, peu visibles voire ingrates. Un art qui, pour Ellen, repose sur l’indignation, l’agacement et la confrontation aux autres, mais également sur l’humour, l’ironie, le décalage, la légèreté et l’amitié, et qui suppose une disponibilité « totale » où les frontières entre sphères professionnelles, privées, politiques et intellectuelles deviennent plus que jamais poreuses.

Les contributions rassemblées dans cet ouvrage évoquent chacune à leur manière cet art de l’engagement, et explorent plusieurs dimensions de la compréhension élargie que nous en avons². Ce souci

² Si la formule *engaged anthropology* désigne une pratique engagée de la recherche bien connue, et à laquelle nous allons nous référer à maintes reprises, dans les textes anglais de cet ouvrage, les auteur-e-s utilisent à la fois les termes *engagement* et *commitment*. Le terme de *commitment* permet en effet de traduire le souci d’un engagement basé sur le principe d’une « compromission » active – *to commit to a cause*, s’engager pour une cause – qui recouvre de multiples domaines y compris, mais ne se limitant pas à, la recherche scientifique.

d'élargissement se reflète aussi dans la diversité des formes prises par les contributions, entre articles scientifiques classiques et adresses plus personnalisées. Dans ce qui suit, nous nous sommes appuyé·e·s sur ces précieuses contributions pour faire ressortir plus en détail en quoi la trajectoire d'Ellen Hertz nous permet de nourrir la réflexion sur l'engagement en anthropologie. Après avoir exploré la pluralité de ses engagements par et dans les lieux de pouvoir, au sein et en dehors des arènes académiques, nous évoquerons les contradictions, les limites et les coûts de l'engagement multiple. Pour finir, nous présenterons plus en détail le contenu des contributions qui permettent de penser l'engagement en anthropologie de manière transversale, comme un positionnement actif à la fois public et politique, institutionnel, pédagogique et relationnel.

S'engager auprès des subalternes : les formes classiques de l'engagement en anthropologie

La question de l'engagement n'est pas chose nouvelle en anthropologie : tout au long de l'histoire de la discipline, des chercheur·e·s se sont engagé·e·s auprès des populations subalternisées et marginalisées avec lesquelles ils et elles travaillaient, notamment en intervenant dans des débats publics les concernant, ou en participant à des formes de défense d'intérêt ou d'activisme (Hymes, 1969 ; Kirsch, 2018 ; Lassiter, 2005 ; Low et Merry, 2010). Ainsi, aux États-Unis, Henri Lewis Morgan, considéré souvent comme l'un des premiers anthropologues, indigné par le traitement réservé aux sociétés amérindiennes qu'il étudiait, chercha à mettre son expertise juridique au service de la lutte contre l'expropriation systématique qui les visait (Nader, 1972 : 285). Durant les années 1930, toujours aux États-Unis, l'anthropologie matérialiste et critique contribua à révéler les effets catastrophiques des politiques gouvernementales sur les sociétés amérindiennes (Silverman, 2007, citée dans Low et Merry, 2010 : 205). Dans le même contexte, Franz Boas, puis plus tard Ruth Benedict et Margaret Mead, ont contribué à façonner l'engagement des anthropologues en faisant de nombreuses interventions dans la cité, notamment sur la question du racisme ou du sexisme (Reeves Sanday, 2012). On pensera

également aux engagements d'Eric Wolf dans les mouvements antiracistes des villes dans lesquelles il enseigna (Hantman, 2023). En Europe, l'École de Manchester permit de penser la «situation coloniale» en Grande-Bretagne, alors qu'en France, Marcel Mauss produisit avec son *Essai sur le don* une critique des présupposés de l'économie libérale, l'amenant à défendre un système redistributif de sécurité sociale et de solidarité internationale (Mallard, 2020).

L'engagement anthropologique est souvent façonné par le terrain ethnographique qui implique des relations proches entre l'anthropologue et les personnes participant à sa recherche. En prenant part, aussi partiellement et imparfaitement que ce soit, à la vie locale, l'anthropologue se rend témoin des aspirations et des difficultés rencontrées par ses interlocuteurs et interlocutrices sur le terrain. Comme Hymes le soulignait déjà en 1969, faire de l'anthropologie, c'est immanquablement rendre compte des espoirs et des désespoirs des individus avec qui les anthropologues mènent leurs recherches, et (dés)espérer avec eux. Ainsi, les expériences des anthropologues engendrent souvent des «*sentiments difficiles d'indignation, d'impuissance ou de fatalisme*» (Hertz et Schulz, 2020 : 124, notre traduction), et une redéfinition de ce que sont nos «terrains», espaces complexes définis non par des bornes géographiques mais par des relations affectives et émotionnelles (Sepúlveda et al., 2022). La démarche ethnographique est intrinsèquement liée à notre capacité à être affecté·e parfois, et même souvent, malgré nous. L'engagement de l'anthropologue peut donc être entendu comme une réponse face aux conditions de vie, aux injustices patentes ou plus implicites, à l'exercice d'un pouvoir sans concession, à la violence ou à l'insécurité contextuelle ou structurelle observée lors de ses recherches. À la partialité de nos savoirs construits sur le terrain s'ajoutent les inévitables limitations de notre capacité à réagir et à affecter le monde en retour (Hardt, 2015). Les manières d'agir sont innombrables, elles dépendent d'abord de ce qui peut nous toucher et de notre habileté, comme de notre volonté, à y répondre. Ainsi, pour Larsen et al. (2022 : 12, notre traduction), la question «*n'est pas de savoir s'il faut s'engager ou non, mais plutôt auprès de qui, dans quelles conditions et avec quelles implications*».

La posture engagée de l'anthropologue ne reste que marginalement encouragée ou reconnue par les institutions universitaires, et lorsqu'elle l'est, c'est un acquis précaire. Elle est régulièrement renvoyée à sa supposée contradiction intrinsèque avec la nécessité de respecter des canons d'objectivité scientifique (Hale, 2006: 101). Ellen Hertz a toujours tourné le dos à cette forme de suspicion à l'égard de l'engagement. En effet, la critique adressée à l'anthropologie engagée porte en elle une illusion d'objectivité et de neutralité qui perpétue une idéologie positiviste du savoir scientifique (Scholte, cité dans Hymes, 1969: 434). Cette critique méconnaît le fait que toute recherche est située, comme l'ont fait remarquer les théoriciennes féministes depuis plusieurs décennies déjà (Haraway, 1988). *A contrario*, ne pas prendre position, voire refuser de le faire, est aussi une forme de positionnement tendant à favoriser des formes de *statu quo*. En laissant supposer que la « vraie » science est « neutre », cette idéologie contribue largement à reproduire des hiérarchies sociales basées sur des privilèges, en invisibilisant le fait que la tour d'ivoire académique est résolument blanche, et peuplée en majorité d'hommes cisgenres hétérosexuels provenant d'une classe sociale aisée.

Si certain·e·s argumentent que l'engagement est désormais largement considéré comme « *un bien commun incontestable* » (Candea et al., 2015, notre traduction), le contexte dans lequel nous terminons cet ouvrage prouve qu'une pratique engagée de la recherche reste suspecte – et peut faire l'objet de sanctions dès qu'elle est considérée « trop critique ». Ce type de jugement taxe généralement la recherche engagée d'une forme de militantisme. Il est pourtant indispensable, comme le proposent Larsen et al. (2022), de sortir de l'impasse qui consiste à considérer « activisme » et « scientisme » dans une opposition irréductible. Il s'agit en revanche de favoriser des postures réflexives qui objectivent et problématisent les potentiels biais, mais aussi les vulnérabilités, les tensions et les contradictions que les engagements des chercheur·e·s peuvent engendrer (Kirsch, 2018; voir aussi Fassin, 2013; Hertz et Schulz, 2020). Rappelons pour finir que cette distinction entre « scientisme » et « activisme », très répandue dans le contexte européen dans lequel nous écrivons, tend à invisibiliser et à délégitimer ce qui se passe ailleurs, notamment en Asie du Sud-Est

ou en Amérique « latine », où la question de l'engagement est peu thématifiée en tant que telle car considérée comme consubstantielle à la réflexion scientifique, elle-même appréhendée comme une praxis politique (Colin et Quiroz, 2023 ; voir aussi Castillo, 2015).

Le *studying up* comme forme d'engagement

Si l'engagement en anthropologie a souvent été pensé en lien avec des recherches menées auprès de populations subalternes, la question d'une anthropologie engagée s'est renouvelée depuis les années 1970 par l'appel de Laura Nader (1972) à s'intéresser aux sphères du pouvoir. Le *studying up* naderien propose de reconsidérer l'exercice du pouvoir dans une perspective relationnelle afin de fournir un nouvel éclairage sur les injustices qu'il fait naître. L'idée d'aller « en haut », alors que les objets (et les populations) d'étude de prédilection des anthropologues se trouvaient « en bas » de l'échelle sociale, politique et économique, s'est révélée féconde. Elle a favorisé l'ouverture de nouveaux terrains qui contribuent à rendre compte des dynamiques sociales et des rapports de pouvoir de manière plus complète et plus complexe. Sur ce fondement et dans la lignée de Lipsky qui s'intéresse aux processus bureaucratiques (1980), de nouveaux champs de recherche sont apparus, comme par exemple l'anthropologie des élites politiques, juridiques et économiques, ou celle encore qui analyse les interactions aux guichets des administrations, la vie sociale au sein des organisations internationales ou encore au sein des multinationales.

Prolongeant les travaux de Nader, Ellen Hertz, qui a été son étudiante, a défendu l'importance épistémologique et politique de considérer à la fois les sphères dans lesquelles les décisions sont prises et les différentes manières dont le pouvoir se déploie. Dans le cadre de son activité scientifique, ses intérêts et engagements se sont donc moins portés sur l'étude et la défense des subalternes que sur une volonté de saisir les mécanismes de domination qui produisent en amont diverses formes d'inégalités. Ce choix d'étudier « en haut » a certainement été facilité par son statut de professeure et l'habitus bourgeois et cosmopolite de son milieu familial qui la rapproche de celles et ceux

qui œuvrent dans les hautes sphères, favorisant du même coup l'accès à des terrains ethnographiques lui permettant d'observer et d'analyser les mécanismes du pouvoir.

Tout au long de sa carrière, Ellen Hertz a développé une réflexion sur le pouvoir en mettant surtout en avant les routines bureaucratiques et les pratiques les plus ordinaires qui président à son exercice. Avec d'autres collègues, elle a, par exemple, analysé les pratiques administratives quotidiennes des agents de l'État dans le domaine de l'assurance chômage (Valli, Martin et Hertz, 2004). L'étude révèle qu'au-delà du cadre légal, ceux-ci ont recours à toute une série de normes implicites qui guident leur décision d'aider ou de sanctionner les chômeurs et chômeuses. Ces principes répondent non seulement à une logique de contrôle socio-économique mais aussi à ce que les auteur-e-s appellent une «*économie émotionnelle*», où le «*feeling*» occupe une place de premier rang. Dans le même esprit, Ellen Hertz (2004) s'est également penchée sur les savoirs ordinaires à l'œuvre dans le travail des juges de district qui pratiquent, selon leurs propres termes, une «*justice de proximité*»: attachée, là aussi, à analyser l'exercice du pouvoir dans ses manifestations les plus banales, elle montre comment leur pouvoir s'exerce avant tout dans leur manière de déterminer si une affaire portée à leur attention relève d'une recherche d'entente entre les deux parties ou si au contraire elle nécessite le travail du tribunal de district.

Dans ses remarques sur le pouvoir des personnes à la tête des décanats de faculté, Ellen Hertz (2010) se focalise sur l'influence qu'ils et elles ont dans la transmission hiérarchique ascendante comme descendante des informations qui passent par la voie de service. L'exercice du pouvoir y est à nouveau examiné à travers le détail de son fonctionnement quotidien, qu'il s'agisse d'une note ajoutée à un courrier ou du travail de condensation des informations à transmettre; elle analyse l'importance de ces gestes «ordinaires»: pour qu'une organisation hiérarchique fonctionne sans trop de heurts, le doyen ou la doyenne doit à tout moment maintenir sa crédibilité et sa légitimité à sélectionner, à filtrer, à traduire et à simplifier les procédures qui passent par son bureau. Dans cette perspective, Ellen Hertz remarque

que le bien-fondé d'une procédure découle autant des directives légales que de la capacité de certaines personnes-clés à rendre leurs actes et leurs décisions crédibles. Ainsi, l'exercice du pouvoir ne repose pas uniquement sur un privilège octroyé par une position institutionnelle, mais aussi sur des pratiques extralégales quotidiennes.

L'intérêt ethnographique d'Ellen Hertz pour le pouvoir se manifeste également dans son étude sur la construction du compromis au sein du Bureau international du travail (2014). Elle se penche ici sur le *soft power* exercé par les organisations internationales, qu'elle décrit avant tout comme relevant d'un pouvoir «sémantique» de mise en ordre du monde. Elle y remarque – avec cette distance amusée qui la caractérise si bien – que la grandeur des principes définis par l'institution est proportionnellement inverse à sa capacité d'avoir un impact réel sur le terrain. Elle s'intéresse en particulier à la production et aux usages des multiples documents et recommandations émis par l'organisation. Leur force est leur niveau de généralité qui permet à la fois de produire du consensus entre les États membres, mais surtout de maintenir la réputation de l'organisation d'être «au-dessus» des États.

Enfin, dans un commentaire plus récent d'une série d'articles publiés dans un numéro spécial de *Critique of Anthropology*, Ellen Hertz (2021) esquisse quelques réflexions théoriques sur le pouvoir qu'elle considère alors comme la production d'un réseau hétérogène d'acteurs humains et non humains au sens de la théorie de l'acteur-réseau : «*Le pouvoir, en somme, n'est rien d'autre qu'un réseau matériel et sémantique*» (2021 : 322, notre traduction). La perspective est séduisante au premier abord, mais l'une de ses conséquences vient hanter l'anthropologue préoccupée par la justice sociale : qui ou quoi dans cette situation réticulaire peut être tenu responsable ? S'inspirant de Law (1996), Ellen Hertz situe la responsabilité dans le difficile mais incontournable travail d'arbitrage que les humains doivent exercer dans des situations toujours composées de plusieurs logiques qui s'opposent au moins partiellement. «*C'est ce qu'est au final l'exercice de la responsabilité dans les limites des réseaux qui constituent le pouvoir*» (Hertz, 2021 : 325, notre traduction).

Si les arbitrages permettent de situer les responsabilités dans des réseaux complexes et distribués, ils révèlent également les tensions et les contradictions, mais surtout la multitude de rationalités qui s'imposent à l'arbitre et qui peuvent expliquer les « *incohérences et les sordides compromis* » (Hertz, 2021 : 325). Cherchant toujours à prendre les partenaires de recherche au sérieux, la critique qu'Ellen Hertz fait du pouvoir se veut toujours « compréhensive » (Lavigne Delville et Fresia, 2018), « située » (Franceschi et al., 2023), et empiriquement ancrée, et non pas dénonciatrice et surplombante. Il s'agit, à partir du point de vue spécifique de l'anthropologie, de rendre compte de manière fine des cadres d'action et de contrainte des acteurs et actrices, de décrire non seulement sur quoi repose leur autorité ou leur légitimité, mais aussi de rendre compte des dilemmes et des négociations continues dans lesquels ils et elles sont pris-es. Cette visée compréhensive se lit aussi dans les choix d'écriture et les prises de parole publiques d'Ellen Hertz, en particulier dans son refus d'adopter une forme d'anthropologie savante où la théorisation à la limite de l'intelligibilité l'emporterait sur la description fine des enjeux concrets (voir Hertz, 2016 ; Hertz et Nader, 2005).

Comme l'avance Julia Eckert (ce volume), l'intérêt qu'Ellen Hertz porte au fonctionnement du pouvoir découle d'un engagement pour une recherche marquée par sa pertinence politique : au-delà d'un accroissement du « savoir », il s'agit de produire des connaissances qui dévoilent les inégalités qui façonnent le monde, les conditions de leur émergence et de leur reproduction. En choisissant de faire du *studying up*, Ellen pratique une anthropologie soucieuse non seulement de décrypter les mécanismes du pouvoir mais aussi de lutter concrètement contre les injustices et les inégalités qui en découlent (voir aussi Ortner, 2019). C'est ainsi qu'il convient de lire sa critique de la responsabilité sociale des entreprises (Schulz et al., 2020) et son engagement pour soutenir l'initiative populaire « Pour des entreprises responsables » (voir Schulz et Lindt, ce volume).

Humilité, responsabilité et réflexivité : une éthique féministe de l'engagement

Parallèlement à sa volonté de promouvoir l'anthropologie dans des débats publics et sociétaux, Ellen Hertz a toujours insisté sur l'importance d'adopter une certaine humilité quant aux limites de la recherche, déclarant à maintes reprises que l'anthropologie ne sauvera pas le monde. Loin d'être défaitiste, cette affirmation tant sérieuse qu'humoristique est aussi une incitation à développer des démarches interdisciplinaires dans une visée à la fois transversale et multiscalaire. Elle constitue un plaidoyer pour promouvoir l'expertise anthropologique en tant que regard particulier, qui se partage dans la confrontation et le dialogue, au-delà des frontières disciplinaires. Si l'importance de la discipline est ainsi relativisée, il n'en reste pas moins qu'à l'instar des autres sciences humaines et sociales, l'anthropologie doit revendiquer sa pertinence et son utilité liées à la manière dont elle peut mettre en perspective des problèmes apparemment insolubles en renvoyant aux manières de les concevoir, ou de les invisibiliser.

L'humilité et la dérision sont aussi des manières de reconnaître que tant l'anthropologie que les anthropologues ne sont pas situé·e·s en dehors des logiques sociales et des rapports de pouvoir qu'ils et elles étudient. Dans une perspective intersectionnelle qu'elle a contribué à introduire dans les milieux académiques suisses, Ellen Hertz interroge aussi la complexité des articulations des questions de genre et de statut qui se jouent dans la production du savoir.

Dans cette perspective, le présent ouvrage se propose d'approfondir une forme d'engagement défini comme un souci de se positionner et d'assumer les responsabilités de ses postures. Ce souci, résolument ancré dans les épistémologies féministes, imprègne une autre publication à plusieurs mains d'Ellen Hertz et ses collègues (Schulze, Bühler et Hertz, 2022). Les autrices nous y rappellent que la production de savoir a toujours un prix et qu'elle ne peut se réaliser indépendamment des rapports de force qui la constituent et qui se manifestent à travers elle. Il ne s'agit pas dès lors de viser une impossible exhaustivité des

savoirs, mais au contraire de « faire avec » en assumant « le caractère non innocent des représentations produites » par les chercheur·e·s. Rappelons à ce sujet que nos engagements sont en effet toujours contraints par des politiques (y compris celles de la recherche), qui déterminent ce qui constitue un « problème social » (Cefai, 1996). Ainsi, il n'est pas aisé de faire circuler un discours engagé sur ce qui n'est pas perçu comme problématique. Le « contraignement » est d'autant plus marqué pour les chercheur·e·s en situation de précarité, pour qui la possibilité même de faire de la recherche dépend de la capacité à convaincre de la présence d'un « problème social ». Cependant le contraignement s'étend aussi, peut-être même de manière croissante actuellement, aux chercheur·e·s en poste, dont les postures engagées³ peuvent aussi susciter soupçon administratif, ingérence et même sanctions concrètes.

Au-delà de cette indispensable réflexivité sur les rapports de pouvoir qui façonnent nos engagements, Ellen Hertz et ses collègues soulignent l'importance d'une démarche féministe qui endosse la responsabilité d'analyses toujours situées et en perpétuel devenir. Plus généralement, les autrices nous invitent, notamment dans le sillage d'Haraway, à développer une forme de « response-abilité », c'est-à-dire une habilité à répondre à des enjeux qui dépassent le seul domaine de la recherche, par exemple dans les domaines de l'enseignement, de la promotion de la relève ou de la politique scientifique. C'est dans cette perspective que nous consacrons la section suivante à ces formes d'engagement, qui se déploient au sein et non pas en dehors des structures académiques, et qui méritent d'être plus valorisées.

³ Au moment où nous écrivons ces lignes, les attaques médiatiques et institutionnelles contre des épistémologies situées, notamment féministes, antiracistes, postcoloniales ou décoloniales, sont en recrudescence.

Ramener l'engagement à l'université : transformer les structures

Engagements pédagogiques

À l'occasion d'un reportage de la RTS sur cette anthropologue « *qui se démultiplie à Neuchâtel* », l'une de ses étudiantes déclarait : « *C'est la seule prof qui apprend nos noms... on n'est pas juste des élèves* » (RTS, 2014). Cette remarque souligne le sérieux et le respect avec lequel Ellen Hertz considère les personnes qui suivent ses cours et, de façon plus générale, l'attention qu'elle porte à l'enseignement et à la transmission comme axes centraux du travail professoral. S'engager avec la pensée – tantôt hésitante et labyrinthique, tantôt tranchée et militante – de ses étudiant·e·s, la rejoindre et l'accompagner a toujours été au cœur de ses préoccupations. Elle se démarque ainsi des canons habituels selon lesquels « l'excellence académique » est mesurée par une métrique qui n'accorde que très peu d'importance à l'engagement pédagogique.

En rupture avec le modèle du cours *ex cathedra*, Ellen Hertz a continuellement renouvelé ses méthodes d'enseignement, en développant diverses formes d'innovations pédagogiques visant à susciter la participation des étudiant·e·s, le débat et la réflexion personnelle – y compris dans les cours à gros effectifs en amphithéâtre. Son cours d'introduction à l'ethnologie a connu de ce point de vue un grand succès, même si – ou justement parce que – il est réputé déstabiliser les personnes habituées à un mode d'apprentissage plus scolaire.

Interactifs, les enseignements d'Ellen Hertz permettent des confrontations et des résonances avec le terrain. Pour elle, la question du terrain ne se cantonne pas simplement à un cours de méthode, elle est au cœur de la démarche pédagogique qui entend ancrer empiriquement les savoirs dans les expériences multiples des étudiant·e·s. Exigeant et impliquant un encadrement et un investissement personnel important, ses cours supposent une confrontation au désordre du réel. C'est aussi dans une anthropologie « publique » que les personnes suivant les enseignements d'Ellen Hertz sont très vite plongées. Liant certains de ses cours à des projets de recherche, des mandats ou des collaborations,

par exemple avec des institutions cantonales ou communales, elle n'a eu de cesse de confronter ses étudiant·e·s au délicat exercice de restitution de leurs travaux auprès des autorités et des institutions mandantes et de leur apprendre à dialoguer avec une diversité de publics, le devoir de restitution jouant ici le rôle de catalyseur pédagogique d'une responsabilité intellectuelle et académique plus large.

Finalement, son engagement pédagogique se reflète aussi dans la volonté de cultiver une offre de cours diversifiée et sans cesse renouvelée. En sortant de sa zone de confort et en dépassant les frontières des spécialisations, Ellen Hertz a mis sur pied une offre de cours généraliste qu'elle valorise tout particulièrement. Tout comme pour sa pratique de la recherche où elle met en avant l'importance heuristique de cultiver la diversité, elle aura ainsi assuré des enseignements portant sur des thématiques très variées: l'anthropologie économique, l'anthropologie juridique, l'anthropologie des organisations, l'étude sociale des sciences, l'anthropologie des Chines contemporaines, l'anthropologie des processus de patrimonialisation, l'anthropologie visuelle ou encore des séminaires interdisciplinaires en innovation et économie territoriale. La constante en filigrane restant, pour tous ces domaines, son intérêt pour l'étude non seulement des sphères de pouvoir, des lieux de prise de décision, des rapports sociaux de domination, mais aussi des stratégies pour faire face aux effets de ces derniers.

Réformer la politique scientifique

Parallèlement à sa posture de chercheuse et d'enseignante engagée, Ellen Hertz a contribué de manière décisive à instaurer plusieurs projets institutionnels novateurs, de même qu'elle a aussi réformé, pour les dynamiser, certaines responsabilités et tâches administratives. Son investissement s'est fait en faveur de la relève scientifique, de la mise en réseau des institutions et de la défense des spécificités de l'anthropologie en tant que science au service de la cité.

Il importe d'évoquer l'immense énergie qu'elle a investie dans la mise en place et la valorisation de nouvelles filières d'étude: après avoir été l'une des chevilles ouvrières de l'enseignement en études

genres à l'Université de Neuchâtel, elle a joué un rôle crucial dans le développement de l'anthropologie visuelle, de la filière interfacultaire en ethnologie-biologie, puis du master interdisciplinaire en conservation. Sans être spécialiste de ces deux derniers champs, elle a saisi l'importance pédagogique et scientifique ainsi que l'urgence politique à faire dialoguer entre elles les formations en sciences de la nature et en sciences sociales pour affronter les immenses défis posés par la crise écologique et les enjeux de justice environnementale que celle-ci engendre.

En ce qui concerne la relève, elle a jeté les bases, puis a élaboré, avec Heinz Käufeler, ce qui est devenu l'école doctorale suisse en anthropologie. Cette initiative a permis la mise en réseau de plusieurs générations de doctorant·e·s et leur a offert un accompagnement inédit en Suisse, en rassemblant les institutions académiques de formation, au-delà des frontières cantonales et linguistiques.

Durant son mandat de présidente de la Société suisse d'ethnologie, Ellen Hertz a encouragé la réflexion autour des enjeux éthiques de la discipline, par exemple en soutenant les travaux du GRED⁴ sur la dimension processuelle de l'éthique dans la recherche qualitative (Berthod et al., 2006), ainsi que la prise de position expliquant qu'une « charte éthique », normative et nécessairement réductrice, ne garantit pas une recherche éthique. Dans un même souci épistémologique et politique, elle a ouvert un espace institutionnel au sein duquel débattre des vulnérabilités vécues par les chercheur·e·s sur leurs terrains. Elle a activement soutenu la constitution du groupe *Risks in the Field* et participé aux modules d'école doctorale que celui-ci a organisés, ayant à cœur de démythifier l'idée du terrain « initiatique », boîte noire de la formation des anthropologues, et de faire face aux difficultés qui s'y manifestent comme aux dangers et aux abus auxquels il donne lieu. Enfin, elle s'est saisie de la question sensible du *Data Management Plan* en se distançant tant de la posture dogmatique de rejet, sous couvert d'une spécificité méthodologique de la discipline, que de l'acceptation acritique de nouvelles formes de gestion des données de la recherche.

⁴ Groupe de réflexion sur l'éthique et la déontologie, devenu une commission à part entière de la SSE en 2023.

En mobilisant ses collègues, elle a investi énergie et ressources dans la production d'analyses qui interrogent les enjeux spécifiques du DMP pour les sciences sociales inductives et qualitatives, tout comme ses potentiels apports en termes d'archivage et de documentation. Cette initiative a permis de développer des réflexions approfondies sur la transparence et la protection des données empiriques en anthropologie.

Au-delà de cet incessant engagement au niveau national, Ellen Hertz a aussi œuvré dans d'autres contextes. Elle s'est ainsi impliquée dans la direction collective du *Hong Kong Institute for the Humanities and Social Sciences*, où elle a enseigné et accompagné des étudiant-e-s, contribuant à former une relève de chercheur-e-s dans un contexte politique de plus en plus autoritaire. Ces quelques exemples illustrent des formes d'engagement qui s'exercent au-delà du travail de recherche, impliquant la constitution de divers réseaux visant à réfléchir collectivement à des problèmes auxquels se heurtent souvent les anthropologues.

Tensions autour de la multiplication des formes d'engagements

Dans la dernière partie de cette introduction, nous souhaitons souligner les paradoxes ainsi que les conséquences, parfois inattendues, que peuvent susciter des engagements multiples. Le parcours d'Ellen Hertz est fait de discordances, entre l'éclectisme et l'expertise, entre la promotion d'une réflexion qui se donne du temps et une certaine frénésie à ouvrir de nouveaux champs de réflexion, entre une volonté de distanciation par rapport aux rationalités institutionnelles et une prodigieuse capacité à s'y engager. Les nombreuses expériences que nous avons partagées avec elle nous conduisent à porter notre attention sur ces ambiguïtés. En tant qu'éditrices et éditeur, l'un de nos soucis a été d'éviter une dimension par trop « hagiographique » qui aurait tué les tensions plus structurelles qu'une trajectoire multi-engagée comme la sienne permet de révéler.

Parmi ces tensions, nous pouvons relever la dissonance inévitable entre ce pour quoi nous nous engageons et nos manières concrètes de

nous engager. Force est de noter que les personnes (à commencer par nous-mêmes) qui s'engagent pour une « *slow science* » sont souvent celles qui publient à un rythme effréné, cumulent simultanément plusieurs projets de recherche et acceptent d'endosser des responsabilités de type associatif ou de mentorat, en sus de leurs cahiers des charges. Comment concilier toutes ces formes possibles d'engagement, qui découlent des diverses facettes de notre activité, avec un souci de décélération? Tout en étant elle-même un bourreau du travail, Ellen Hertz a contribué à problématiser au sein de l'Assemblée de l'Université de Neuchâtel le *burn-out*, devenu si présent dans les institutions académiques et touchant les chercheur·e·s dès le début de leur trajectoire. Elle, qui n'avait de cesse de nous rappeler de ne pas tout sacrifier sur l'autel du travail, a une fois conseillé à l'une d'entre nous, abasourdie, de ne répondre aux messages électroniques qu'à partir de 22 heures afin de rester concentrée sur son travail d'écriture. Que faire de ce conseil, qui certes soulignait l'importance de l'autodiscipline dans un travail de recherche mais qui impliquait aussi un investissement nocturne?

Nous pouvons également relever certains des effets non intentionnels que peut produire la multiplication des formes et des espaces dans lesquels s'engager. L'un d'eux est de reproduire voire de renforcer les logiques « productivistes » et les multiples pressions qui pèsent de plus en plus sur le métier d'enseignant·e-chercheur·e – le risque étant que celui-ci ne doive plus seulement « performer » en matière de publications dans des revues prestigieuses, mais aussi faire preuve de sa capacité à s'engager et s'investir dans une diversité de domaines et d'arènes à la fois scientifiques et pédagogiques mais aussi politiques et publiques.

Il est aussi difficile d'ignorer les rapports de pouvoir que peuvent reproduire ces engagements multiples lorsqu'ils sont surinvestis et concentrés autour d'une personnalité bien spécifique. Ellen Hertz représente pour beaucoup une figure marquante de l'anthropologie et du féminisme en Suisse qui cumule de nombreuses qualités – habileté à l'autodérision, capacité de travail hors du commun et aisance conférée par un habitus de classe – pouvant être intimidantes. Pour ses doctorant·e·s et collègues, plus jeunes en particulier, le type de rôle modèle qu'elle incarne a été une source continuelle d'inspiration, mais

aussi un marqueur de hiérarchies nourrissant souvent un sentiment d'imposture (certes également partagé par la principale intéressée) tant la barre leur semblait placée haute. Plus généralement, sa trajectoire soulève la question de savoir comment valoriser une large palette d'engagements, sans reproduire la figure publique et surpersonnalisée de «l'intellectuel engagé», investi sur plusieurs fronts et cumulant souvent plusieurs positions de pouvoir. Cette figure reste encore aujourd'hui largement basée sur une autorité de type charismatique, imprégnée de valeurs patriarcales: elle suppose une disponibilité totale pour le travail, la mise en avant d'accomplissements individuels plus que des collectifs, et rend difficile des formes d'implication plus mesurée qui cherchent à cultiver les équilibres entre engagements publics et privés, et à résister à l'accélération des rythmes de vie si caractéristique de la modernité tardive (Rosa, 2013).

Valoriser une pluralité d'engagements

Lors de sa dernière prise de parole en tant que présidente de la SSE, en novembre 2023, Ellen Hertz a rappelé qu'il n'y avait aucune raison d'être nostalgique du passé «féodal» qui caractérisait les universités suisses au début de sa carrière, ni aucune raison de se contenter du présent. Elle nous a enjointes de continuer à nous engager, notamment contre la néolibéralisation de l'université. Cet ouvrage a été conçu dans cet esprit, pour visibiliser la diversité des formes d'engagements quotidiens. Les onze contributions rassemblées s'inspirent toutes du travail d'Ellen Hertz mais aussi de la collaboration avec elle. Si, au début du projet, nous caressions l'idée, en tant qu'éditrices et éditeur, de distinguer des articles scientifiques de contributions plus personnelles, nous avons dérivé, avec les contributrices et les contributeurs, vers des textes partiellement hybrides. Comment vouloir faire dialoguer des formes variées d'engagements en reprenant des distinctions entre les engagements propres à la recherche et d'autres engagements soi-disant «auxiliaires», «secondaires» ou «privés»? Il résulte de ce processus des chapitres articulant de maintes manières témoignages, réflexions, analyses et anecdotes.

Les cinq premières contributions sont rédigées en anglais et les six dernières en français. Ce choix reflète la trajectoire d'Ellen Hertz, qui a aussi contribué, en tant qu'États-Unienne anglophone vivant et impliquée en Suisse (romande), à faire circuler des connaissances entre ces univers politiques et linguistiques. En plus de ses publications en anglais, Ellen Hertz a enseigné, donné des conférences et écrit en français, et siège dans le comité de rédaction de deux revues scientifiques francophones (*Nouvelles Questions Féministes* et *ethnographiques.org*). À un moment où la pression de l'anglais domine les politiques scientifiques en sciences sociales (Haver et Chollet, 2013), il nous paraît essentiel de refléter cet engagement plurilingue qui renvoie à une pluralité de perspectives. Notre choix a aussi été motivé par la conviction qu'il est nécessaire d'offrir des textes abordables à divers publics, reflétant ainsi les engagements multiples d'Ellen Hertz auprès d'actrices et d'acteurs non académiques.

Centrée sur la notion de *commitment*, et partant d'une littérature critique sur cette notion, **Julia Eckert** nous invite à réfléchir sur les conditions profondes et personnelles qui motivent et animent nos engagements. Cette contribution théorique nuance la dimension volontaire qu'on attribue généralement à l'engagement en signalant que les conditions qui les motivent nous dépassent toujours un peu. Si ces conditions nous laissent toutefois une certaine latitude quant aux choix et aux manières de répondre à une situation, l'autrice nous propose alors de considérer deux types de réponses en développant une distinction entre une forme d'engagement relationnelle et une forme d'engagement autoréférentielle.

Yvan Schulz et **Angela Lindt** traitent de la thématique de la responsabilité sociale des entreprises – un objet d'étude privilégié d'Ellen Hertz au cours des dernières années – dans une perspective critique sur la moralisation du capitalisme. En partant des travaux d'Ellen Hertz relatifs à ces questions, Schulz et Lindt montrent que l'étude de la responsabilité sociale des entreprises s'inscrit dans un projet intellectuel – et un engagement civique – plus large qui va au-delà de la simple recherche: il ne s'agit pas simplement de comprendre les rouages de la responsabilité sociale des entreprises, mais aussi de lutter

concrètement contre les inégalités qui en découlent. Revenant sur les engagements concrets d'Ellen Hertz sur ces questions, Schulz et Lindt réfléchissent aux enseignements que nous pouvons en tirer pour la pratique d'une anthropologie engagée.

Le chapitre de **Stefan Leins** s'articule également sur un objet d'étude central dans la carrière d'Ellen Hertz : la finance, un domaine de recherche anthropologique qu'elle a largement contribué à faire émerger avec son ethnographie de la Bourse de Shanghai (Hertz, 1998). En soulignant l'importance d'une anthropologie politique de la finance, l'auteur présente de quelles manières les anthropologues ont appréhendé les questions de pouvoir dans ce champ avant d'esquisser les pistes qu'une réflexion engagée sur ce thème pourrait poursuivre.

Dans un texte plus court, **Heinz Käufeler** prend le parti de plaider pour la reconnaissance d'un « tournant humoristique » en sciences sociales en abordant la découverte, aux côtés d'Ellen Hertz, de ce qu'il appelle « *hilarious anthropology* ». La science doit-elle être triste ? Comment pourrait-elle ne pas l'être, face à la condition humaine et en particulier dans un contexte aussi sombre que celui du début de la décennie 2020 ? En montrant l'importance de la légèreté et de l'humour, qui induisent une distance critique face à la noirceur du monde et à la condition humaine, l'auteur met en évidence la contribution d'Ellen Hertz dans la pratique d'une anthropologie hilarante, à l'encontre de discours savants prétentieux et pompeux (Hertz, 2016).

En partant d'une réflexion sur leur parcours de jeunes chercheuses travaillant sur la Chine dans le courant des années 1980, **Helen Siu** thématise les engagements qu'elle a partagés avec Ellen Hertz. Par leurs recherches et leur souci commun d'analyser le pouvoir étatique en Chine, et surtout à travers un engagement institutionnel dans le contexte du *Hong Kong Institute for the Humanities and Social Sciences*, elles ont toutes deux contribué, avec beaucoup d'autres, à former la relève scientifique dans un contexte politique de plus en plus contraignant marqué par le démantèlement des institutions à Hong Kong.

Pour ouvrir la partie des contributions rédigées en français, à travers l'histoire des relations entre l'institut d'ethnologie de l'Université de Neuchâtel et le Musée d'ethnographie de la même

ville, **Marc-Olivier Gonseth** aborde l'engagement à la fois comme un processus complexe qui se développe dans le temps entre deux institutions très différentes, et un ensemble de relations et de liens personnels qui se tissent aussi bien de manière formelle qu'informelle.

L'article de **Marylène Lieber** et de **Florence Graezer Bideau** part de la question du *care* et de son éthique dans l'enseignement universitaire pour interroger l'engagement sous l'angle du féminisme. En mobilisant les exemples de l'institutionnalisation tant des études genre que des études sur la Chine en Suisse, deux domaines dans lesquels Ellen Hertz a joué un rôle important, les autrices montrent comment celle-ci a ouvert la voie vers de nouvelles pratiques, en s'engageant auprès des étudiantes dont elle a encadré la thèse ou qu'elle a suivies en mentorat.

Faisant écho à ces réflexions, **Hélène Martin**, dans une contribution où le personnel éclaire le général, revient sur l'engagement d'Ellen Hertz dans le comité de la revue *Nouvelles Questions Féministes*. Elle souligne la façon dont celle-ci a contribué à faire naître un espace de transgression permettant à ce collectif de faire science autrement – par le biais de relations d'amitié développées et entretenues dans le long terme, qui engendrent de la reconnaissance des singularités, voir des différends, dans la solidarité.

Le texte rédigé par **Thierry Wendling** réfléchit lui aussi à l'importance de l'amitié dans la carrière scientifique, cette sympathie affectueuse que le traitement analytique écrique: comment parler «en anthropologue» de cette relation si personnelle, en faire la description fine sans pour autant la dévoyer? Comment rendre compte de son évaluation subjective, et de son parcours sinueux? L'auteur reflète ses questionnements dans la forme que prend le texte, pour répondre à ses questions et penser l'amitié comme une forme d'engagement personnel.

La contribution, elle aussi très personnelle, de **Jean-Yves Pidoux** nous invite, à travers ce qu'il appelle une «esquisse d'ethnographie matrimoniale», à voir comment l'engagement articule la vie privée, familiale, associative et professionnelle. Il montre que nous nous engageons en vertu d'un système complexe de valeurs et de causes, et acquérons dès lors une multiplicité d'identités, à la fois autonomes et tissées par autrui.

L'envol final de notre ouvrage est donné par **Ola Söderström**. En thématissant la question de l'engagement à l'université, il réfléchit, pour sa part, à la façon dont le parcours d'Ellen Hertz a été celui d'une tisserande qui a effectué un incessant travail d'orchestration, d'innovation, de diplomatie et de mise en réseau; autant de facettes d'un engagement institutionnel qui a contribué à transformer l'Université de Neuchâtel, mais aussi les personnes qui l'ont côtoyée.

À travers ces contributions et notre introduction, cet ouvrage entend finalement rappeler l'importance qu'il y a à défendre une science « extensive », ouverte, qui valorise des engagements multiples et diversifiés, dans des champs allant de l'enseignement au rapport à la cité, de la recherche à la politique scientifique. À travers ses engagements, Ellen s'est ingéniee à ne pas céder au jeu institutionnel de l'excellence, de l'hyperspécialisation thématique et de la course aux publications. Sa posture critique cherche activement à rester au plus proche des réalités sociales auxquelles nous participons, par et à travers nos recherches, et en tant que citoyen.ne.s. Sa trajectoire et ses réflexions montrent surtout qu'adopter une posture engagée relève d'une responsabilité du quotidien. Ellen nous invite à nous engager de multiples façons, mais en cherchant à le faire sans nous effondrer sous le poids démultiplié des responsabilités, sachant que non, nous ne sauverons pas le monde.

Références

- Berhó, M., Castro, P. et Le Bonniec, F. (2016). La pericia antropológica en la Araucanía de Chile. Entre teorías y prácticas, 2003-2014. *Antropologías del Sur*, 16(3), 107-126.
- Berthod, M.-A., Forney, J., Kradolfer, S. Neuhaus, J. Ossipow Wüst, L. et Papadaniel, Y. (2011). *Éthique de la recherche en ethnologie: prise de position de la SSE*. Société suisse d'ethnologie, SEG-SSE, 13 p.
- Candea, M., Cook, J., Trundle, C. et Yarrow, T. (eds.). (2015). *Detachment: Essays on the Limits of Relational Thinking*. Manchester University Press.
- Castillo, R.C.A. (2015). The emotional, political, and analytical labor of engaged anthropology amidst violent political conflict. *Medical*

- Anthropology: Cross-Cultural Studies in Health and Illness*, 34(1), 70-83.
- Cefai, D. (1996). La construction des problèmes publics. Définitions de situations dans des arènes publiques. *Réseaux. Communication-Technologie-Société*, 14(75), 43-66.
- Clifford, J., Fischer, M. et Marcus, G. (eds.). (1986). *Writing culture. The poetics and politics of ethnography*. University of California Press.
- Colin, P. et Quiroz, L. (2023). *Pensées décoloniales – Une introduction aux théories critiques d'Amérique latine*. La Découverte.
- Fassin, D. (2013). On resentment and ressentiment: the politics and ethics of moral emotions. *Current Anthropology*, 54(3), 249-267.
- Fassin, D. et Lézé, S. (2014). *La question morale. Une anthologie critique*. PUF.
- Franceschi, A., Lavanchy, A. et Hasdeu, I. (2023). « Choisir librement son couple »: accompagner les jeunes, prévenir la violence domestique, mutualiser les expériences et savoirs. Rapport de recherche. Haute école de travail social de Genève.
- Good, A. (2015). Anthropological evidence and country of origin information in British asylum courts. Dans B.N. Lawrance et Galya Ruffer (dir.), *Adjudicating Refugee and Asylum Status: The Role of Witness, Expertise, and Testimony* (p. 122-144). Cambridge University Press.
- Hale, C. R. (2006). Activist research v. cultural critique: Indigenous land rights and the contradictions of politically engaged anthropology. *Cultural anthropology*, 21(1), 96-120.
- Hardt, M. (2015). The Power to be Affected. *International Journal of Politics, Culture and Society*, 28, 215-222.
- Hantman, Jeffrey L. (2023). Scholar, Activist, Humanist: A Portrait of Eric Wolf (the Charlottesville Years 1955-1958). Dans *Bérose - Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie*.
- Hertz, E. (1998). *The Trading Crowd. An Ethnography of the Shanghai Stock Market*. Cambridge University Press.
- Hertz, E. (2010). Being dean: la voie de service. Dans F. Ruegg et A. Boscoboinik (dir.), *From Palermo to Penang: A Journey into Political Anthropology (Mélanges offerts à Christian Giordano)* (p. 271-280). Lit Verlag.
- Hertz, E. (2014). On Bureaucracy: Excessively Up at the International Labour Organization. Dans R. Stryker et R. J. González (dir.), *Up, Down,*

- and Sideways: Anthropologists Trace the Pathways of Power* (p. 63-82). Berghahn Books.
- Hertz, E. (2016). Pimp my fluff: A thousand plateaus and other theoretical extravaganzas. *Anthropological Theory*, 16(2-3), 146-159.
- Hertz, E. et Nader, L. (2005). On The Lexus and the Olive Tree, by Thomas L. Friedman. Dans C. Besteman et H. Gusterson (dir.), *Why America's Top Pundits are Wrong* (p. 121-137). University of California Press.
- Hertz, E. et Schulz, Y. (2020). *Entreprises et droits humains. Les limites de la bonne volonté*. Seismo.
- Hymes, D. (ed.). (1972). *Reinventing Anthropology*. Pantheon Books.
- Fresia, M. et Lavigne Delville, P. (2018). *Au cœur des mondes de l'aide internationale. Regards et postures ethnographiques*. Karthala.
- Kirsch, S. (2018). *Engaged anthropology: Politics beyond the text*. University of California Press.
- Lamont, M., Welburn, J., Moraes Silva, G., Reis, E., Guetzkow, J., Mizrachi, N. et Herzog, H. (2017). From the study of racism to destigmatization and the transformation of group boundaries. *Ethnic and Racial Studies*, 40(8), 1287-1297.
- Larsen, P., Bacalzo, D., Naef, P., Tibet, E. E., Baracchini, L. et Riva, S. (2022). Repositioning Engaged Anthropology. *Tsantsa*, 27, 4-15.
- Lassiter, L. (2005). Collaborative ethnography and public anthropology. *Current Anthropology*, 46(1), 83-106.
- Lavanchy, A. (2013). Dissonant alignments. The ethics and politics of researching state institutions. *Current Sociology*, 61(5-6), 677-692.
- Low, S. M. et Merry, S. E. (2010). Engaged anthropology: diversity and dilemmas: an introduction to supplement 2. *Current anthropology*, 51(S2), S203-S226.
- Mallard, G. (2019). *Gift Exchange: The transnational history of a political idea*. Cambridge University Press.
- Nader L. (1972). *Up the Anthropologist—Perspectives Gained from Studying Up*. Dans D. H. Hymes (dir.), *Reinventing Anthropology* (p. 284-311). Pantheon Books.
- Ortner, Sherry B. (2019). Practicing Engaged Anthropology. *Anthropology of This Century* 25 (Mai). <http://aotcpress.com/articles/practicing-engaged-anthropology/>

- RTS (2014). Minimag – Romandes d’exception, par Sergio Villamarzo et Adrien Kay <https://www.rts.ch/play/tv/12h45/video/minimag-lanthropologue-ellen-hertz-se-demultiplie-a-neuchatel?urn=urn:rts:video:5671758>
- Schulz, Y. et Hertz, E. (2022). Anthropologists as public intellectuals: Our experience with the Swiss Responsible Business Initiative. Dans P. Larsen et al., *Anthropological Engagement in the International Sphere: A Conversation Grounded in Swiss Experiences*, *Tsantsa*, 27 (p. 108-129).
- Sepúlveda Sánchez, D. et al. (2021). Chile, October and November 2019: Feel’and field-work in times of crisis. *Anthropology Today*, 37(2), 23-25.
- Stryker, R. et Gon, R. J. (eds.). (2022). *Up, down, and sideways: anthropologists trace the pathways of power*. Berghahn Books.
- Silverman, S. (2007). American anthropology in the middle decades: a view from Hollywood. *American Anthropologist*, 109, 519-528.
- Valli, M., Martin, H. et Hertz, E. (2002). Le «feeling» des agents de l’État providence: Analyse des logiques sous-jacentes aux régimes de l’assurance chômage et de l’aide sociale. *Ethnologie française*, 37(2), 221-231.